



Afrique et Développement, Vol. XXIX, No. 2, 2004, pp. 158–160

© Conseil pour le Développement de la recherche en sciences sociales en Afrique, 2004 (ISSN 0850-3907)

Book Review/Revue de livres

Lilia Labidi, 2003, *Romancières sénégalaises à la recherche de leur temps* (Tunis, Éditions Sahar, 144 pages).

Amadou Ly

Département de littérature et civilisation des pays de langue anglaise
UCAD, Dakar, Sénégal

Cet essai se distingue par l'originalité de la démarche par rapport aux approches classiques du texte littéraire. Cela est dû au profil universitaire de son auteur, puisque Lilia Labidi est professeur d'anthropologie et de psychologie clinique à l'Université de Tunis, ses spécialités la prédisposant à privilégier une approche à mi-chemin entre la psychocritique, la sociocritique et la poétique. De ce fait, un éclairage particulier permet au lecteur de découvrir dans les œuvres visées¹ des messages forts que l'on n'y distingue pas *à priori*.

Ainsi, *La Grève des Bâttu* s'explique par des données contextuelles historiques, politiques, sociales et religieuses que l'auteur inventorie systématiquement pour les considérer en rapport avec la question de l'émancipation de la femme au Sénégal et en Afrique (puisque Lilia Labidi ne fait pas mystère de son féminisme militant à travers ses travaux) et en particulier de la polygamie (p. 21–25).

L'auteur procède à une typologie des personnages féminins du roman (les actrices du changement, les témoins sans voix, les victimes de l'ordre culturel dominant, et les partisans), en examinant en profondeur la personnalité de Lolli Badiane, de Salla Niang et de Raabi.

Le Baobab fou, premier des cinq romans de Ken-Bugul, se caractérise par un «nouveau réalisme psychologique» (p. 44) avec une écriture innovante et une personnalité doublement aliénée par les stigmates du colonialisme et du patriarcat ambiant, endolorie par la rupture avec la mère et avec la culture d'origine. Il s'agit d'une quête du renouement, du contact, du «lien» (p. 46) jusque dans l'abjection de la prostitution ou dans la folie, à travers «le temps, le présent et le passé où s'entremêlent légende, préhistoire et histoire» (p. 48).

L'auteur, selon son orientation personnelle, met plutôt en exergue la dimension féministe de son héroïne (p. 49 et suiv.) depuis l'enfance au village jusqu'en Europe en passant par l'adolescence et les premières

expériences sexuelles. Puis c'est le retour au pays, le harem du Serigne (là, Labidi sort du cadre du roman de référence et évoque *Riwan*, troisième roman de Ken-Bugul). Le personnage présente une personnalité complexe, où les rapports avec la gent féminine ne sont pas sans ambiguïté, et sont des rapports d'attirance et de répulsion, de sympathie et de jalousie, voire de désir. Il s'agit là d'un «féminisme méta-politique» (p. 59) d'avant-garde.

De fait, *Le Baobab fou* peut être perçu comme une quête de racines imaginaires et en même temps une exhumation de l'histoire (coloniale) qui a amené le sujet à perdre et ses «pères» et ses «re-pères», d'où un conflit (œdipien) de dimension mythique. D'où le besoin d'une thérapie, d'un exorcisme, d'une réparation (ce qui explique l'ambition de Ken-Bugul d'être pédiatre). Labidi avance une explication mythologico-psychanalytique des souffrances de l'héroïne de Ken-Bugul (p. 63–67) par la confusion mère-Afrique et l'absence de cette entité dans les déterminants de sa destinée.

Écrit en 1976, mais publié vingt ans plus tard (vingt ans trop tard !), *L'Ombre en feu* de Mame Younoussé Dieng évoque les lancinantes questions de l'«éducation» (au sens d'instruction) des filles et du mariage précoce ou forcé. Il s'y agit de l'histoire «d'une jeune fille de milieu rural dont les projets n'aboutissent pas», d'une jeunesse «qui se meurt de ne pas vivre son rêve» (p. 86).

Labidi s'appuie sur de longs extraits du roman qu'elle estime assez illustratifs des questions que Dieng a voulu mettre en scène à travers des «segments» tels «urbain/rural, homme/femme, aînés/jeunes, éduqué/analphabète» (p. 87). Kura entre à l'école et y acquiert un esprit critique; elle refuse d'abord le mariage arrangé par ses parents avant de se résigner, sacrifiant ses études en martyre de la cause féminine pour finalement mourir en donnant la vie.

La scolarisation des filles et ses implications socioculturelles est au centre de ce roman, où des sous-thèmes tels le mariage forcé et/ou précoce, la mortalité périnatale des femmes et la question de la «citadinisation» des mentalités sont également évoqués.

En conclusion, Lilia Labidi procède à une synthèse des trois romans de son corpus autour de la «quête de valeurs nouvelles» (p. 119) dans des fictions axées sur la polygamie en milieu urbain, la perte des repères et l'éducation des filles couplée au mariage forcé en milieu rural. De ce fait, trois personnages jeunes, Raabi, Ken-Bugul et Kura «ont des destins qui convergent. Circulation dans l'espace public, éducation, jeune âge, relations conflictuelles avec père et mère et difficultés psychologiques» (p. 122).

Bien que toutes ces données soient peu favorables, Lilia Labidi se veut optimiste quant à leur promesse d'un «renouvellement des rapports entre les sexes», et quant à la «modernisation d'une certaine construction de la narration de soi de la femme africaine» (p. 138).

L'un des intérêts de cette étude est que Lilia Labidi, qui a séjourné au Sénégal, rencontré les auteurs de ses textes de référence et nombre de femmes leaders d'opinion des sphères politique, économique et intellectuelle, ne reste pas enfermée dans son corpus romancier. Elle confronte les idées véhiculées par la fiction au référent réel, à des études, statistiques, textes de loi, articles de journaux. La société civile, à travers les partis politiques, les syndicats, les ONG, les associations féminines, est citée à l'appui des idées et opinions de l'auteur. Les faits sont confrontés à ce qui s'observe ailleurs, en Afrique du Nord en particulier. Ces mêmes entités devraient constituer le lectorat principal de cette étude, et il est évident que le public universitaire y trouvera un éclairage nouveau d'une problématique dont il fait depuis des décennies une consommation quelque peu répétitive.

On pourrait reprendre l'auteur sur certains détails, pour des erreurs dues à une certaine méconnaissance des réalités sociologiques sénégalaises.² On pourrait aussi regretter que la relecture avant impression ait laissé subsister çà et là quelques coquilles ou erreurs de syntaxe.

Mais ce sont là des vétilles qu'une réédition prochaine – que cet ouvrage mériterait amplement – pourra facilement réparer.

Notes

1. Il s'agit de: *La Grève de Bàttu* d'Aminata Sow Fall, *Le Baobab fou* de Ken-Bugul et *L'Ombre en feu* de Mame Younoussé Dieng.
2. Par exemple, page 29, on note «Lolli Sokhna» comme nom d'un personnage de *La Grève des Bàttu*, alors que celui-ci s'appelle Lolli Badiane; p. 44, Riwan est donné comme le nom d'une femme, alors qu'il s'agit du chambellan du marabout; p. 45, il est dit que Ken-Bugul «a inspiré les musiciens» sur la base du titre d'un album de musique intitulé «Ken Bugul Dee», etc.